

Sally et le ranch O'Hara

UN COWBOY

Joe Mac Crea arrêta son cheval et se dressa sur ses étriers. Le chemin avait atteint un point culminant et s'apprêtait à redescendre vers la vallée. La pénombre du sous-bois avait laissé la place à une clarté aveuglante et l'air sec se réchauffait de plusieurs degrés.

Les sabots martelaient le sol, soulevant de la poussière que le vent poussait dans le vide, à l'aplomb de la colline. L'alezan avait du mal à rester en place. Il piaffait, retenu par la main ferme du cow-boy. Celui-ci releva le bord de son chapeau. Il l'avait solidement enfoncé pour résister au vent de la course et maintenant il le gênait. Un aigle glatit, appelant sa compagne, et son cri résonna dans les falaises de granit qui bordaient la descente du chemin.

Il était bientôt midi et le soleil cognait dur. La bouche desséchée, les narines pincées pour ne pas absorber trop de cet air sec qui lui froissait les muqueuses, Joe contempla le ranch. C'était un bel ensemble, mêlant tôles et bois, bêtes et hommes, terre et verdure, eau et poussière. Il y avait de l'agitation, du mouvement, des meuglements et même des cris.

Rassuré, il se dit qu'il y trouverait aussi du travail.

Sa main se détendit, ses genoux serrèrent les flancs du cheval et celui-ci s'engagea dans la descente. Le colt, lourd de ses six munitions, ballottait contre la cuisse du cow-boy à chaque soubresaut de sa monture. Le chemin était étroit, escarpé et la poussière soulevée gênante. Les hanches libres, les reins cambrés, les bottes solidement enfoncées dans les étriers, l'homme ne faisait qu'un avec sa selle, l'astiquant de son jean raidi par la sueur, les fesses collées au troussequin, lustré par tant de balades et d'heures de monte.

Un propriétaire ou une propriétaire ? Après la guerre, nombre de femmes avaient dû reprendre seules la charge de leur ranch. Elles menaient une vie difficile, plein d'embûches et de fatigues. Leur mari, leur père n'étaient pas revenus. Un vieux contremaître, grincheux, écarté du service sous les drapeaux, aigri par ces années sans gloire mais surchargées de travail ? Quelques planqués, restés au chaud ? Peut-être, aussi, un ou deux adolescents, imberbes au début, mais qui avaient grandi ? Des mutilés, qui s'en étaient sortis, mais plutôt mal ?

Sans doute un peu de tout cela.

Quant à lui, Joe avait cheminé rapidement, s'enfonçant dans l'Ouest préservé, sans attache, sans distraction, semant d'éventuels concurrents, décidé à trouver un poste de vacher dans un bel endroit, enfin au calme. Un travail dans lequel s'estomperaient les mauvais souvenirs de la guerre. La vraie, pas celle que l'on rêve, mais celle que l'on a faite.

Un lieu où il n'y a plus de canon dévastateur qui vous pulvérise un homme. Certes, il peut arriver beaucoup de choses à un corps humain, mais pas d'être éparpillé en steaks sanglants, pas d'être coupé en deux, éventré, décapité. Des visions d'horreur qui n'ont rien à voir avec une mauvaise chute de cheval, un coup de sabot ou de corne, un fer trop chaud qui vous brûle, un clou qui dépasse, une porte que l'on n'avait pas vue, un chien qui mord, bref les ennuis de la vie réelle, celle qui apporte ce qu'il faut pour s'attabler toutes les cinq heures devant un bol de soupe fumante et riche, les fesses calées sur un banc rugueux. Plus d'ordre de tuerie à recevoir, pas de déplacements incessants dans des endroits que l'on n'a jamais vu et où on ne serait de toute façon pas allé.

Mais un corral, une prairie, un cours d'eau, un dortoir. Toujours les mêmes. Jour après jour. Un endroit, où respirer est un jeu sans cesse renouvelé, car on a beau le faire au même

endroit, sous presque la même lumière, c'est à chaque fois un plaisir fou de se dire : c'est fini ! Je me pose. Je retrouve des gestes sains qui ont du sens. Personne ne va mourir, même pas moi. Tous les jours je vais relever la tête, regarder les collines, la position du ranch et ce seront les mêmes à chaque heure de la journée. La guerre a duré quatre ans, quatre ans de ma vie qui sont perdus, car je me suis perdu pendant ce temps. Il me faut maintenant du calme, de la sédentarisation. Pour me retrouver, pour sourire, hocher la tête, cligner des yeux, jouer avec mes gants de cuir, faire sonner mes éperons, traîner les hauts talons de mes bottes dans la poussière, toucher le museau frais des vaches, tremper mon foulard à l'abreuvoir.

Vivre. Parler peu. Respirer, écouter le vent et non le canon, étirer mes muscles après une journée à cheval, envoyer promener mes bottes sur le plancher du dortoir, étirer mes orteils à plat, fouler la flanelle de mes chaussettes, sentir la fatigue et non la peur, manger à heure fixe, dormir à heure fixe.

Vivre dans un lieu réel, pérenne, immuable. Me retrouver, moi.

UNE RANCHER

La descente terminée, le chemin cessait ses caprices sinueux et Joe put remettre son cheval au petit trot. L'entrée du ranch n'était qu'à deux cents mètres et il y fut bientôt. Sur l'écriteau, qui enjambait en arc de cercle le chemin, était écrit un nom : O'Hara. Se demandant s'il allait enfin aboutir dans sa quête, le cowboy relança son cheval et s'engagea dans l'allée.

Celle-ci conduisait à une maison, aux persiennes rouges bien ouvertes et solidement fixées contre le vent. Un grand perron, chargé de fleurs et bien orienté au soleil, s'arrondissait autour de l'entrée pour accueillir agréablement le visiteur. Notant la propreté des lieux, ce qui était assez étonnant pour un ranch, Joe chercha où attacher son cheval. Sans entrer dans les détails, il faut comprendre que celui-ci pouvait fâcheusement gêner l'arrivée d'un homme qui vient se faire engager. Il régnait ici un tel ordre, qu'une maîtresse de maison avisée - et Joe ne doutait pas qu'il y en eut une - regarderait de travers tout dépôt intempestif sur un sol visiblement balayé.

Examinant les alentours, il avisa une sorte de barrière assez éloignée, qui jouxtait un abreuvoir. Il n'eut pas besoin de dessin, c'était bien là qu'il fallait aller ! Il s'y dirigea donc et, une fois arrivé, descendit de selle. Il le fit nécessairement avec une certaine lourdeur car, après une longue chevauchée, ses jambes étaient comme arquées. Il resta donc un instant immobile afin de réapprendre à son corps la station debout. Il avait bien l'intention de se débarrasser de la démarche d'un cavalier ayant quelques heures de monte dans les bottes. Joe voulait faire bonne impression. Comme c'était assez douloureux, il prit son temps et observa le paysage. Celui-ci était magnifique ! Le ranch s'étendait au milieu d'une vallée bordée de montagnes, dont les fiers sommets se découpaient sur un ciel d'un bleu éblouissant. La qualité de la lumière, renforcée par le vert lumineux des prairies, celui plus foncé des forêts, la transparence de l'eau d'un torrent proche, l'éclat minéral de quelques rochers et le rouge des persiennes, tout cela apparaissait revêtu du dais d'un ciel au bleu royal, tacheté du duvet de quelques innocents nuages. Joe fut enchanté. Vraiment, c'était un endroit à vivre ! Souriant, sa fatigue envolée, il attacha les rênes de sa monture avec suffisamment de mou pour qu'elle puisse allonger le col et boire.

Marchant ensuite vers la maison, il s'épousseta vigoureusement avec ses gants ; « c'est incroyable toute la poussière que j'ai ramassée ! » se dit-il, ennuyé. Approchant des marches de l'escalier, il les monta et ses éperons, sonnait sur le plancher, se chargèrent de l'annoncer aux occupants.

Une jeune femme sortit de la maison et s'avança vers le patio. Sally O'Hara était menue, ravissante et de caractère bien trempé. La variole lui avait ôté ses parents à l'âge de 19 ans, faisant d'elle une orpheline. Maîtresse du ranch, elle avait eu la désagréable surprise d'en voir les hommes valides quitter leur emploi. Aidée par son contremaître, le vieux Samuel, elle avait réussi le tour de force d'apprendre le métier de rancher et de se débrouiller avec une poignée d'employés, tous un peu diminués en raison de la guerre, une grande mangeuse d'hommes.

Après cinq ans d'un travail acharné, Sally était maintenant bien au courant des affaires ; elle pouvait affronter sans crainte le recrutement d'un nouveau cowboy.

- Bonjour, puis-je vous aider ? lui dit-elle. Joe enleva son chapeau, la salua, et lui dit :

- Bonjour M'dame, j'ai vu votre ranch du haut de la montagne ! En m'approchant, j'ai découvert qu'il était très bien tenu !

Sally apprécia le compliment, et surtout l'aisance avec laquelle il avait été tourné. « Enfin, un qui sait s'exprimer ! » se dit-elle.

- Je viens de loin et je cherche du travail ! Je sors de quatre années de guerre et... ça a volé ma jeunesse, voyez-vous ? Ce que je veux, c'est reprendre une vie normale ! Avec beaucoup de travail... et plutôt au grand air avec des animaux qu'avec des hommes ! J'en ai trop vu, trop tué, des gars que je ne connaissais pas et qui valaient sans doute bien mieux que moi ! En m'abrutissant de travail, et surtout en accomplissant un travail utile, je veux oublier tout ce que j'ai vu, tout ce qu'on m'a demandé de faire et que j'ai fait ! Aussi, si je ne vous fais pas peur, et là Joe sourit, sachant qu'il n'était pas vilain à regarder, je m'installerai bien chez vous !

Est-ce que votre père est là ? Ou votre mari, ou votre frère peut-être ?

Sally le considéra favorablement. Elle avait devant elle un homme grand et bien charpenté. Les traits de son visage étaient réguliers, son sourire charmeur et elle nota un regard perçant. Voyant les lèvres desséchées du cowboy, elle ignora sa question et lui renvoya une phrase pleine d'accueil :

- Puis-je vous offrir un repas ?

Etonné de voir l'aisance avec laquelle elle reprenait le contrôle de la conversation, Joe lui répondit :

- Ma foi, c'est pas de refus ! C'est bien aimable à vous, M'dame !

- Voulez-vous me suivre ? lui dit Sally. Et, se détournant, elle rentra dans la maison. Elle le fit d'abord passer par le salon, puis continuant son chemin, elle l'invita à entrer dans sa cuisine. La bonne impression qu'avait eu Joe se confirma durant la traversée des pièces ; tout ici était joli et en ordre.

- Tenez, voulez-vous vous asseoir, ici ? lui proposa-t-elle, en lui montrant le banc. Je vous prépare tout de suite quelque chose à manger. Pendant ce temps... discutons ? Et voyons si nous pouvons faire affaire ? Nouant un tablier autour de sa taille, Sally sortit du garde-manger une grosse portion de lard. Puis elle souleva le torchon qui protégeait une belle miché de pain et y tailla une énorme tranche. Elle agrémenta le tout d'un bel oignon, et déposa assiette et couvert devant Joe.

Celui-ci la trouva mignonne à croquer, moulée par son tablier immaculé, fortement cintré par un grand nœud. Son air décidé montrait qu'elle était ici la maîtresse, aussi ne fut-il pas tant surpris par les paroles suivantes.

- Je suis la propriétaire de ce ranch, que je dirige seule ! lui dit-elle. Puis, elle s'attabla sans façon avec lui. Mes parents sont morts il y a cinq ans et je n'ai pas d'autre famille dans la région. Nous sommes originaires de l'Est, mais les affaires de mon père périclitaient et il a décidé d'accepter l'héritage de son frère. C'est lui qui avait créé ce ranch. Je suis jeune, mais j'ai appris à devenir une vraie rancher ! Aussi, on peut dire que, comme vous, je n'ai pas choisi mon travail, ces dernières années !

- Mais, comment avez-vous fait ? demanda-t-il, intéressé. Il essayait de parler le plus élégamment possible, en s'obligeant à manger de petites portions entre chaque phrase. Il était devant une dame.

- J'ai été formée par Samuel, mon contremaître. Il a été formidable et c'est lui qui a tenu le ranch au début. Malheureusement, il se fait vieux maintenant... J'ai aussi récupéré deux frères, Bill et Tom. Ils ont actuellement 17 ans et n'ont jamais eu de famille. Je tiens beaucoup à eux et ils sont pleins de bonne volonté, mais...

Joe comprit ce que cela voulait dire. Il hochait la tête de façon compréhensive.

- Il y a également Cornélius, un ancien esclave évadé qui, comme vous, a fait la guerre. Mais lui n'est pas revenu sur ses deux jambes ; il lui en manque une... Cornélius ne se confie pas trop, mais il me semble que chez lui aussi la guerre a laissé des traces ; il est marqué par ce qu'il a vu ou fait à l'armée. Il a plein de souvenirs qui tournent dans sa tête et je vois bien que ce n'est pas bon... Et puis... il y a son histoire personnelle ; je veux dire d'ancien esclave. Il n'est pas... facile à manier ! Voilà, je vous ai tout dit ! Bien sûr, que j'aurais l'emploi d'un homme aussi fort et aussi mûr que vous ! Ce serait une bénédiction pour nous tous ! Ce ranch est plein de potentiel et n'attend que des hommes en pleine possession de leurs moyens.

Joe secoua la tête en signe de dénégation.

- M'dame, il faut vous dire que je veux prendre la place de personne ! Et encore moins, celle de votre contremaître ! Il fit une pause. Moi, être dirigé par un ancien, ça me convient !

- Il en sera comme vous voudrez, approuva-t-elle. Il continua :

- Les jeunes, je m'en charge ! J'ai déjà eu à le faire et ça ne me fait pas peur.

- Très bien, car ils sont assez turbulents ! dit-elle avec un sourire.

- Je m'en doute ! lui répondit-il, sur le même ton.

- Votre Cornélius... c'est plus compliqué ! Moi, j'ai combattu dans l'armée du Nord, celle qui a gagné, mais franchement, j'en suis pas plus fier que ça !

Sally le regardait, attentive, et elle respecta son silence.

- Un homme mutilé ? Un gars qui a perdu sa jambe au combat ? C'est avec respect que je lui parlerai ! dit Joe d'une voix grave. S'agissant d'un ancien esclave qui a voulu se libérer, je me doute que ça n'a pas rendu son caractère facile ! Parce que, ce qu'il a fait, c'est vraiment extraordinaire ! Si je comprends bien, en s'engageant dans l'armée il avait dans l'idée de venir en aide à ses frères de race, alors qu'il aurait pu fuir tout cela ! Pour moi, c'est un homme courageux ! Qui a vécu bien plus d'horreur que je n'en ai vécue moi-même ! Et depuis bien plus longtemps ! Joe réfléchit et dit :

- Voilà ! J'obéirai à Samuel, j'encadrerai les deux garçons, et je ne toucherai pas à Cornélius, à moins qu'il ne me fasse une ouverture franche. On verra cela à l'essai, sur le tard. C'est comme cela que je vois les choses ! Et vous ?

- Cela me convient ! approuva Sally. Vous me paraissez un homme sage ! Quel est votre nom ?

- Joe Mac Crea, M'dame !

- Sally O'Hara, lui répondit-elle, en lui tendant la main.

- Quelles sont vos conditions, Joe ? lui demanda-t-elle.

- Les mêmes que celles des autres, M'dame ! lui dit-il avec un regard plein de sérieux.

- Je ne pense pas que cela soit possible ! réagit-elle. Vous allez abattre deux fois plus de travail que chacun d'entre eux ! Je suis une femme qui aime la justice, Joe ! lui déclara-t-elle en lui faisant face.

- Vous avez pas à vous faire de soucis avec ça, M'dame ! lui dit-il d'un ton las, ne désirant plus être distingué en quoi que ce soit. Ce que vous m'expliquez, c'est que je vais être utile ? Ben, ça vaut de l'or pour moi, vous comprenez ? Je pourrais pas supporter de faire de l'argent sur le dos de ces gars ou de vous-même ! Combien paye-t-on les cowboys par ici ? demanda-t-il.

- Environ deux dollars la journée.

- Et vos gars, y sont payés combien, si je puis me permettre ?

- Deux dollars la journée !

- Ah, oui ? Ben, ça vous laisse quoi ? Ce n'est pas courant comme calcul ça, M'dame ? Vous m'avez dit que le ranch tourne un peu ralenti, si je puis me permettre ?

- Mais je suis une femme, Joe ! Ça vous étonne qu'une femme n'agisse pas comme un homme ?

- Pour sûr non, M'dame ! Mais...

- C'est moi qui les nourris, aussi !

- Ah oui ? Ben, c'est quelque chose que je voulais vous demander justement, parce que si je travaille dur... et je vais travailler dur !...

- ...manger sera important ?

- Exactement, M'dame !... Je peux vous demander comment est votre cuisine ?

- Elle est bonne, Joe ! et Sally éclata de rire.

- Mais quand même... ça me chiffonne, cette histoire de salaire ! Vous allez pas avoir de bénéfice tout de suite, alors comment allez-vous me payer ? demanda-t-il, voulant bien mettre les choses au point.

- Je vais vous payer avec mes économies. Et ce sera quatre dollars la journée !

- Non, M'dame ! Si ça se sait, ça fera tout un foin !

- Personne n'en saura rien ! Ce salaire sera pleinement justifié, car vous allez me libérer de beaucoup de tâches et redynamiser mon équipe de cowboys. Grâce à vous, nous allons acheter plus de bêtes, réparer plus de clôtures, lancer de nouveaux projets, bref c'est ce que j'attendais depuis quatre ans ! Je suis trop contente !

- C'est vous qui voyez, M'dame ! Joe réfléchit à nouveau, conscient qu'il avait devant lui une jeune fille qui ne s'en laissait pas conter.

- Ce qu'on va faire, c'est que vous me verserez le même salaire que les autres... et devant tout le monde ! Comme ça, il n'y aura pas de jaloux ! Pour le reste... vous le garderez devers vous, en cachette, et si vous êtes contente... et bien, peut-être que je le prendrai plus tard ?

- Comme vous voulez, Joe ! dit Sally, satisfaite.

- On tope là ?

- On tope !

Ravis de cet accord, ils se sourirent, et se détendirent.

- Vous avez quel niveau d'étude, Joe ? demanda Sally. « Il me sort du *M'dame* long comme le bras et puis du : *vous garderez cela devers vous* ? Mais qui est cet homme ? » se demanda-t-elle.

- Je sais lire et écrire ! répondit Joe, impassible.

- Et aussi compter peut-être ? demanda Sally, un brin ironique.

- Et aussi ! dit Joe, toujours imperturbable.

- Vous aviez quel grade à l'armée ? s'enquit-elle. Mais là, elle se heurta tout à coup à un visage qui se durcit.

- Ah, M'dame, j'ai oublié de vous dire de ne jamais me parler de la guerre ! Si je suis venu jusqu'ici, c'est pour l'oublier pas pour la raconter ! Je le dirais aussi aux jeunes ! Voyez-vous, c'est un sujet qui n'en est pas un !... est-ce qu'on est d'accord ?

Sally affronta le regard du cowboy.

- Oui, bien sûr, Joe ! Je vous prie de m'excuser !... la sottise curieuse féminine ?

- Y a pas de problème, M'dame ! et, souriant avec une complicité revenue, il rajouta :

- Pour moi ... on aura qu'à mettre ça sur... le sot mutisme des hommes ?

« Bon, il ne manque pas d'humour ! », se dit-elle rassérénée.

- Je vous présente les gars ? dit-elle.

- Bien sûr ! Ils sont tous là ?

- Oui. Les garçons sont à côté dans l'appentis et Sam et Cornélius doivent être dans la grange.

Sally se leva, ôta son tablier et se dirigea vers le salon. Mais elle fut interrompue par Joe.

- Où est ce que je mets ça, M'dame ? dit-il en montrant son assiette sale.

- Oh, laissez Joe, je vais le ranger ! Troublée, Sally regarda le cowboy amener son couvert dans l'évier, le laver et chercher des yeux un torchon pour l'essuyer. « Mais c'est une perle que cet homme ? Galant en plus ? Cela va me changer ! » La jeune fille était estomaquée.

- Vous savez, M'dame, dans l'armée, ce qu'il y a de bon c'est qu'en même temps qu'on nous apprend à nous comporter comme des sauvages, c'est-à-dire à tuer notre prochain, on est très exigeant sur notre tenue vestimentaire, la façon dont on lave notre linge, notre assiette et même comment on borde notre lit !

Le ton de Joe était désabusé et l'interdiction de parler de l'armée bien retenue par Sally. Aussi, celle-ci ne dit rien sur le sujet. Elle se contenta de le remercier sincèrement pour son acte de vaisselle.

Elle était vraiment très émue de cette attention ! Depuis cinq ans, personne ne lui procurait la moindre de ces délicatesses qu'une femme apprécie énormément. Les joues rougies, à la fois du plaisir d'avoir vu Joe lui rendre ce service, et de la gêne qu'il puisse voir son émotion, Sally pressa le pas devant lui, tout en essayant de retrouver son teint habituel.

Elle restait étonnée de la violence avec laquelle elle avait tout à coup été touchée par son geste. Cela lui fit sentir combien elle était seule. Elle mesura la fragilité des barrières mentales qu'elle avait dû mettre en place, pour rester joyeuse et souriante au milieu d'un groupe d'homme qui n'avait pas sa sensibilité. Depuis plusieurs années, Sally s'obligeait à porter un regard d'amitié sur ses cowboys et à ne pas s'écouter. N'accomplissaient-ils pas un travail bien dur chaque jour ? Leur vie n'était-elle pas terriblement précaire ? Et si un accident survenait ? N'étaient-ils pas à la merci d'une décision de sa part de les renvoyer ? Elle n'en avait pas l'intention bien sûr, consciente de ses responsabilités envers eux, mais comment pouvaient-ils en être sûrs ? Que deviendraient-ils alors ? Ne les jugerait-on pas trop jeunes, trop vieux ou trop diminué ? C'était à craindre !

UN CLUB DE FEMMES

Le club des femmes s'était déjà réuni plusieurs fois. L'intérêt pour ce genre de réunion n'était maintenant plus à faire. Toutes étaient ravies de sortir de chez elles, avec un argument permettant de clouer le bec au mari le plus possessif. On s'échangeait des nouvelles et, mieux encore, des informations. En ville, pendant que les hommes parlaient affaires ou s'amusaient, leurs femmes s'assemblaient, se cultivaient et construisaient des positions qu'elles sauraient faire valoir dans leurs foyers. Les plus faibles s'émerveillaient de la force et de l'audace de certaines de leurs consœurs, quand les plus fortes se réjouissaient de capter l'attention et l'énergie d'autres femmes. Les choses devaient et pouvaient changer dans cette ville ! Et même – pourquoi pas ? – dans ce pays ! Grâce à leur langue bien pendue et au travail méritoire qu'elles fournissaient dans leurs maisons, ces dames prenaient conscience de leur forte influence. Elles n'avaient pas le droit de vote ? La belle affaire ! Qui donc pouvait harceler un votant si ce n'est une femme qui se tait, brûle ses mets et se montre beaucoup moins coopérative au lit ? Ou, au contraire, tout l'inverse ? Les possibilités n'étaient-elles pas infinies ? Certes, il existait des hommes autoritaires, secrets, butés, voire bornés — bref récalcitrants ! — mais, manque-t-on à ce point de confiance dans l'extraordinaire capacité de séduction d'une femme, pour croire un instant qu'elle se croie condamnée à subir une vie dont elle ne voudrait pas ?

C'est à la suite de tels débats que la candidature de Sally pour le prochain exposé fut proposée au club. La présidente, Madame Trenton, qui avait perdu deux fils à la guerre et qui entendait désormais mieux faire entendre la voix des femmes, fut désignée pour approcher la

propriétaire du ranch O'Hara. Qui mieux que cette étonnante jeune fille pour présenter une expérience unique d'une femme s'affirmant au milieu d'un groupe d'hommes ? Tous les dimanches, ne la voyait-on pas à l'office religieux entourée de ses vachers, lesquels se tenaient parfaitement bien ? Certes, d'autres femmes vivaient et se faisaient respecter par leurs hommes, à l'instar de Ma Fulton, dotée de six fils. Mais n'étaient-ce pas des bons à rien ; des voleurs et des querelleurs ? Sally O'Hara, elle, faisait honneur à tous ! Élégamment vêtue et sachant parler à chacun avec civilité, elle ne pouvait être comparée aux manières frustrées et rugueuses de cette Ma Fulton.

Cette candidature fut donc accueillie très favorablement et ne fit pas l'objet d'opposition. Madame Trenton, qui n'avait pas l'intention de se déplacer au ranch, attendit tout simplement de rencontrer Sally après l'office du dimanche. Elle lui transmit l'invitation, en synthétisant au mieux le sujet. Une présidente de club doit toujours faciliter l'exposé de son intervenant. Il y va de sa crédibilité.

Fanny Trenton, très consciente des avantages que lui procurait cette position, en avait tourné et retourné les termes dans sa tête. À dix heures du soir, la veille, elle importunait encore son mari à qui elle soumettait de nombreuses propositions. La patience de celui-ci était bien plus modeste que les préoccupations de son épouse. Après six essais, John Trenton ne répondit plus que par des grognements, qui pouvaient indifféremment être pris pour des assentiments ou des critiques. Il tenta pendant vingt minutes de lire quelques pages de son livre, mais ce fut peine perdue. Soupissant, il souffla sa lampe et se retourna du côté extérieur du lit, afin d'y chercher plus de calme. Après quelques minutes, un ronflement sonore indiqua à son épouse qu'elle était désormais seule pour se battre avec des définitions qui restaient, pour le moment, encore très approximatives. Après deux heures d'une lutte épuisante, elle se trouva finalement assez satisfaite du résultat obtenu et put enfin s'endormir.

Plutôt émoussillée, le lendemain, elle proposa à Sally de discourir sur : « séductrice ou rivale, la femme a-t-elle une autre voie à proposer à l'homme ? » Les yeux grands ouverts, le souffle altéré par l'impatience, elle guetta la réaction de la jeune fille. Celle-ci fut très étonnée par le sujet. Elle prit le temps de se le faire répéter plusieurs fois, ce qui fit paniquer son interlocutrice qui crut l'avoir perdue. Affolée, elle tenta de développer : « Vous comprenez, nous souhaitons que vous développiez votre expérience de la direction de vos cowboys ! Nous avons l'impression que vous les menez avec succès, et c'est cela que nous voulons entendre ! Comment faites-vous, sans l'aide de personne ? » Espérant avoir été plus claire, elle attendit avec anxiété la réponse. Plus elle y réfléchissait, plus Sally avait effectivement envie de parler de ce qu'elle vivait et surtout de ce qu'elle voulait vivre. Au grand soulagement de Fanny, elle se montra donc ravie et lui en fit part. Elle l'assura de tout l'honneur qu'elle en recevait et rendez-vous fut pris pour le mercredi suivant. Elles se quittèrent tout sourire.

Ce mercredi fut un grand jour pour Sally. Habillée avec soin et munie d'un petit papier rempli des idées principales qu'elle voulait aborder, elle partit avec la carriole juste après le déjeuner.

La salle était pleine. On pouvait parler de succès, car on y comptait tout de même une quarantaine de femmes ! Toutes l'attendaient avec curiosité et bienveillance. Cependant, elles étaient si heureuses de se voir en nombre, qu'une certaine excitation était palpable. La Présidente dut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'obtenir un silence attentif.

— Bonjour, Mesdames ! commença Sally. Pour celles qui ne me connaissent pas, je suis la propriétaire du ranch O'Hara qui se trouve à cinq miles de la ville, en s'enfonçant dans la vallée. Aujourd'hui, ce ranch compte cinq vachers pour son exploitation. Je suis seule femme au milieu d'eux et je vais tenter de vous expliquer ce que je vis, ce que je veux faire et comment je m'y prends. Est-ce bien cela qui m'est demandé ? demanda Sally en se retournant vers la Présidente.

— Tout à fait ! s'empressa de répondre cette dernière. Elle s'était assise, croyant l'exposé lancé et dut se relever par politesse pour lui répondre. Fanny Trenton était corpulente et tout ce remue-ménage, où elle fut la cible des regards, la fit rougir quelque peu. Sally se hâta de lui rendre hommage.

— Je vous remercie, Madame la Présidente ! Pendant cinq ans, j'ai dû assumer en catastrophe la direction du ranch, en raison du décès simultané de mes parents. J'ai vraiment fait avec les moyens du bord ! J'étais si incompétente que les vachers qui me sont restés étaient ceux qui ne pouvaient me quitter, en raison de leur âge ou de leurs infirmités ! Je n'ai donc vraiment rien à vous dire pour cette période de ma vie, car c'était une vie de pauvreté, inintéressante en raison de mon inexpérience.

Ce n'est que cette année qu'un homme mûr, plus exigeant, a accepté de venir m'aider. J'ai alors été obligée de changer ma manière d'être et de m'investir plus précisément. Il a fallu que je réfléchisse aux tâches qui sont les miennes et à celles qui sont les leurs, car je voulais que l'harmonie règne entre nous. En effet, sa venue a tout désorganisé. Il a posé de bonnes questions. Par ailleurs, il a fait la guerre et il n'est pas à prendre avec des pincettes ! Comme vous le savez, celles qui ont eu la chance de voir revenir leurs hommes les ont trouvés bien changés et beaucoup plus difficiles à vivre. Et bien, c'est pareil pour moi... et il a fallu faire avec ! Ces hommes n'ont plus aucune capacité d'adaptation ! Il faut qu'ils réapprennent à s'aimer !

Le voyant très mal, je me suis aperçue que les autres n'allaient pas si bien que cela et je me suis demandé ce que je pouvais y faire ? Là, il faut que je vous parle de mon cœur ! Nous sommes entre femmes, n'est-ce pas ? C'est un sujet qu'un homme n'aimerait pas aborder, mais nous savons combien nous sommes différentes ! Et bien, j'ai découvert que mon cœur était bouleversé de compassion ! J'ai senti en moi une force immense à renverser leur tristesse, leur pessimisme (qui est pourtant lourd à porter, je vous assure !), et surtout leur manque de joie. C'est bien simple, je ne pouvais plus le supporter !

Je n'ai personne pour m'instruire, ni pour me guider. J'ai donc relu la Bible et notamment le premier chapitre de la Genèse, celui qui décrit la création de l'homme et de la femme. Toute seule sur mon lit, avec cet énorme livre ouvert sur les genoux, j'ai découvert que notre père Adam avait été bouleversé de joie en découvrant Ève ! Cela m'a vraiment fait réfléchir ! Je me suis demandée : en quoi es-tu source de joie quand on te regarde ? Jusque-là, je m'habillais comme un homme ! Chemise, jean et bottes, étaient mon quotidien (c'est tellement plus pratique !). Mais, avec cette nouvelle aide apportée par ce nouvel employé, j'ai été découragée à l'idée de subir un homme triste de plus. C'est alors que j'ai décidé de leur apporter une joie à laquelle tous les hommes sont sensibles, celle de fréquenter une femme qui se tient bien et qui est agréable à regarder. J'ai complètement changé ma manière de me vêtir et je soigne désormais beaucoup mon apparence. Cela me coûte une heure de travail en plus, chaque jour, pour prendre soin de ma toilette et de moi-même ! Or, mes journées sont bien remplies, croyez-moi ! Vous n'imaginez pas ce que mangent cinq hommes qui travaillent parfois dix heures dehors !

Maintenant, ce que j'ai à vous dire sur cette décision que j'ai prise est assez difficile à exprimer ! Ne croyez surtout pas qu'ils se sont aperçus de quoi que ce soit ! Ne comptez pas sur un homme pour remarquer que vous avez changé de coiffure, que vous avez mis des rubans dans vos cheveux, qu'un nouveau bijou orne votre poitrine ou que deux gouttes de parfum essaient de se faire une place parmi des senteurs de vachers ? Non, rien de tout cela ! Aucun compliment ! Et donc, apparemment aucun effet !

Mais, contrairement à ce que vous pourriez penser, cela ne m'a pas atteinte ! Au contraire, comme je le faisais pour eux, j'ai dû décider si je recherchais des compliments ou si c'était vraiment un don gratuit de ma part ! Peut-être que cette attirance pour la femme est quelque chose que le Seigneur a mis dans l'homme (et non moi !) ? Un accueil instinctif de la beauté, une proximité naturelle qu'ils ne remettent pas en question, qui leur est nécessaire et dont ils ne pensent même pas à nous remercier ? Parce que, depuis tout temps, la femme par sa beauté répare les blessures de l'homme. Sans parler ! Simplement en se montrant ! Chaque matin, quand je m'habille – en fait, je dois dire maintenant : quand je me pare ! – je construis un mur de beauté pour refouler leurs peurs, leur sentiment d'échec, leurs souvenirs malheureux. Vous ne pouvez imaginer combien ils sont rapides à les ressasser ! C'est donc devenu pour moi un devoir sacré, la certitude qu'en portant des vêtements contraignants, je prolonge la joie dans leurs vies et donc dans la mienne. Car, si je n'ai aucun plaisir à serrer ma taille ou à porter des talons, j'ai découvert qu'en décidant librement de le faire pour leur rendre honneur et illuminer

leurs vies, je commençais ma journée dans la joie ! La joie du don ! Et c'est là où je voulais en venir. Cette joie m'habite ensuite toute la journée pour accomplir mes tâches ! Et je vous assure que je n'arrête pas !

Ensuite, il faut rendre tout cela cohérent. Si je m'habille élégamment pour eux, si je marche avec distinction (en fait, j'essaie !), si je fais attention à mes propos, à la manière dont je me tiens droite, cela réclame des efforts qu'ils peuvent d'autant mieux voir, qu'ils font tout le contraire ! Aussi, en persévérant, je me suis aperçue qu'ils se tenaient mieux devant moi, évitaient les blasphèmes et autres jurons, m'épargnaient leurs plaisanteries lourdes et leurs grossièretés qui, de toute façon ne les font rire que quand c'est en dessous de la ceinture (c'est bien connu !). Je peux ainsi m'attabler avec cinq vachers sans que ma pudeur de femme n'en souffre, ni que je doive les reprendre sans arrêt.

Tout n'est pas rose cependant ! Ainsi, je suis blessée de n'avoir jamais aucune aide pour mettre la table et la débarrasser. Ni pour la vaisselle. Ni pour le ménage de la maison. Ils sont formidables pour tout le reste, mais ces tâches quotidiennes m'ennuient et j'aimerais parfois avoir un peu de soutien ! C'est à ces moments que je ressens sans doute un peu de solitude...

Devant ces confidences, dites avec simplicité et qui résonnèrent dans le cœur de beaucoup de ces femmes, l'assistance émue retint son souffle.

— Alors, comment je fais pour que cela ne devienne pas un ressentiment que je cultiverais ? Les culpabilisant et créant une mauvaise ambiance entre nous ?

Ma colère – car il y a bien colère ! – tombe d'un coup tous les soirs ! Avant de passer à table, je les interroge pour savoir les blessures du jour. C'est un coup de corne, une chute de cheval, un pouce écrasé, une brûlure gagnée à la forge, une poussière coincée dans l'œil, etc. ! Ma maison est un hôpital de campagne parfois, mais c'est uniquement dû à mon acharnement à aller à leur contact ! À ne pas me laisser décourager par leurs rebuffades ! À finir par apprendre qui s'est blessé, afin de le soigner !

À ce moment, les femmes du club s'attendrirent. Inconsciemment, Sally venait de s'essuyer les mains sur sa robe. Toutes comprirent que, sans s'en rendre compte, elle refaisait un geste où, en pleine préparation de repas, elle devait quitter sa cuisine pour un soin à donner. Manifestement, cela lui était si lourd qu'elle en était encore inquiète. Comme les femmes buvaient littéralement ses paroles, elles partagèrent sa peine.

— Car, jamais ils ne le diront eux-mêmes ! Ils enchaînent les journées sans se plaindre ! Or, que se passe-t-il dans mon cœur quand je contemple leurs corps meurtris ? Quand je vois la fatigue qui les accable le soir, au point qu'ils n'arrivent pas à passer leurs jambes par-dessus le banc pour se mettre à table ? Ces cinq hommes qui, à midi étaient remuants et blagueurs, remplis de projets pour la journée, sont maintenant devant moi silencieux (une horreur pour une femme !), mangeant avec lenteur une soupe que je suis terrorisée d'avoir trop ou trop peu salée, et que j'espère à la température qui leur convient ! Faire la cuisine et les servir prend alors un sens qui dépasse mes colères éventuelles (je suis très soupe au lait !). Je vous assure que je comprends maintenant la noblesse qu'il y a à réaliser un repas nourrissant, simple et bon ! À décorer la table (ils mettront des semaines à le remarquer, mais je sais qu'inconsciemment tout cet ornement qu'une femme attentive et aimante met dans la vie des hommes adoucit leur peine... et leurs mœurs !). À m'habiller plus spécialement le soir... mais vous remarquerez que c'est au moment où ils peuvent le moins s'en apercevoir ! Justement ! Je fais cela pour toujours leur apporter un peu plus de respect, éveiller un intérêt qui sombre, tirer d'eux un effort de politesse, éviter qu'ils ne se laissent aller ! Je me bats tous les jours contre eux pour cela ! J'exige des phrases complètes, un effort relationnel, de l'attention ! Car, ce que je crains le plus en cédant à leur paresse, c'est qu'ils ne fassent plus attention à eux-mêmes ! Qu'ils ne comprennent plus qu'ils sont un sujet ! Une personne digne d'attention ! Cela me terrifie et je ne céderai pas sur ce point !

En parlant de paresse, il faut que je revienne dessus car vous n'imaginez pas contre quoi je me bats ! Dans leur dortoir, cela fait des mois qu'il y a un nœud de bois qui est tombé d'un mur en planches et qui envoie de la lumière dès le lever du soleil. Croyez-vous qu'ils le reboucheraient ? Non, ils ont préféré pousser leur lit ! Si je ne viens pas enlever leurs draps de

force, ils les garderaient un mois sans que cela ne les gêne aucunement ! Ils se lavent à l'eau froide tous les matins, tellement faire chauffer de l'eau les ennuie ! Je les vois frissonner et claquer des dents et, comme c'est évidemment désagréable, ils s'arrosent mutuellement pour en rajouter ! Si à table, le pichet est vide, ils se priveront de boire plutôt que d'être celui qui se lève pour le remplir ! C'est donc moi qui le fais et ce sont des exercices de patience... mais de patience ! Sally leva les yeux au ciel, ce qui fit bien rire tout le monde ! Bref, des comportements auxquels nous ne sommes pas habituées et qui me déroutent encore !

La jeune oratrice était devenue un peu rouge sous l'émotion de son discours. La nombreuse assistance qui lui faisait face n'était pas sans effet non plus. Elle s'arrêta un instant de parler, éprouvant le besoin de rassembler ses idées.

— Mais, maintenant, il me faut revenir au sujet si intéressant et si important que votre présidente m'a communiqué. Si je comprends bien, il s'agit de nommer comment je me vois en tant que femme, vivant et agissant au milieu d'hommes. C'est une question bien difficile ! Madame Trenton m'a suggérée plusieurs adjectifs. Voulez-vous que nous les examinions ensemble ?

Elle a d'abord mentionné le rôle de séductrice ! C'est – bien sûr ! – quelque chose que nous connaissons à titre divers, et qui reste une tentation permanente ! Peut-être avez-vous pensé que je l'envisageais, quand je vous ai parlé de mes efforts quant à ma tenue vestimentaire ? Il n'en est rien ! Un tel rôle jetterait le chaos dans ce groupe d'hommes, et c'est exactement le contraire de ce que je recherche ! Je vous ai bien dit que je veux reconstruire en eux une harmonie intérieure ? Donc, séduisante, oui ! Mais certainement pas séductrice !

Elle a proposé également le mot de rivale. Cette fois, c'est plus difficile ! Je ne peux vous cacher combien je suis tentée parfois de combattre leurs idées, de m'approprier une tâche, de vouloir me mesurer à eux ! C'est vraiment... attirant !

Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est stupide... et dangereux ! En étant rivales, nous quittons la représentation qu'ils se font de la femme et entrons dans la zone dangereuse dans laquelle ils se débattent en permanence : celle de la compétition, de la rivalité, de l'agressivité, du combat ! Très franchement, je ne veux pas de leur vie ! Elle est difficile, souvent amère, et pleine de coups échangés. Si, enfin, nous pouvions avoir plus de poids dans ce monde et les empêcher de s'enfoncer dans ces luttes de rivalité, combien l'humanité s'en porterait mieux !

Là, Sally fut applaudie. De nombreuses têtes hochèrent vigoureusement et un brouhaha général s'éleva. C'était bien là ce qui avait poussé toutes ces femmes à constituer ce club, à trouver un lieu de rencontre, à établir un planning et à élire une présidente ! Oui, la voix des femmes devait être mieux entendue ! Et certainement pas par ces politiciens véreux, immoraux et remplis de promesses (qu'ils savent parfaitement ne pas pouvoir tenir) ! Toutes cherchaient un pouvoir beaucoup plus efficace. Elles voulaient agir directement sur la société et par les hommes de leur entourage. Non contre eux, mais en les entraînant ! Elles ne voulaient exclure personne ! Pourquoi s'en remettre à Washington pour décider de la vie de leur petite ville ? Cela n'avait pas de sens ! Peu à peu, se faisait jour en elle — au milieu de leur indignation de l'état du monde actuel et de leur enthousiasme à changer les choses — peu à peu, donc, naissait l'idée que Sally allait enfin nommer.

— Coopératrice, voilà le mot qui me vient au cœur ! Et pas seulement au cœur, mais aussi à l'intelligence et aux lèvres ! Oui ! Je me sens bien dans ce rôle ! Oui, il suppose que je sois séduisante pour faire passer mes idées sans violence ! Oui, il exige que je rivalise d'énergie et de conviction pour leur indiquer où se situe notre bonheur à tous ! Mais je ne veux pas le faire seule ! Vous aimez vos maris et vos fils ? Et bien, moi aussi, je veux vivre en les aimant !

Ils sont plus grands que moi ? Et bien, je mettrai des talons pour qu'ils me considèrent ! Ils sont plus forts ? J'aggraverai ma faiblesse en serrant ma taille dans un corset ! Moins je ressemblerais à un homme, plus ils écouteront mon cœur ! Parce que c'est mon cœur qui guide mes pas et mes mains ! C'est lui qui fait chanter mes paroles, qui réclame haut et fort que sa part dans la société soit la première ! Non pas pour exhaler des sentiments mièvres, mais pour imposer un amour vrai entre tant de personnes différentes et tant de blessées ! Seules, nous les femmes, avons la persévérance, le talent et la douceur pour convaincre les hommes de

quitter leur armure ! De transformer leur violence en une énergie au service de l'amour ! Nous sommes les éclaireuses qui leur montrons le chemin ! Nous sommes des médiatrices de l'amour.

La suite du discours de Sally fut moins bien ressentie. Elle laissa entendre que les 600.000 hommes, qui venaient de mourir pendant la guerre de Sécession, auraient pu être sauvés par une action plus énergiques des femmes pour la paix.

Mais la suite fut pire. Joe Mac Crea, apprenant qu'elle avait été invitée à parler de son expérience de vie avec des ranchers, entra en fureur dans ce qu'il considérait comme une atteinte à leur dignité d'homme. Il croisa Sally, qui s'en revenait, et s'imposa dans la salle de réunion pour faire lui aussi un discours.

Partant d'un incident où il avait sauvé Sally et son ranch d'une dangereuse tornade le jour de son embauche, il explicita son rôle d'homme pour combattre les éléments extérieurs et en protéger les femmes. Il fit le constat que tout cela arrivait somme toute assez rarement et qu'il se trouvait beaucoup moins courageux pour de petits sacrifices quotidiens.

Il fit alors l'éloge de la femme qui veille avec son cœur sur les autres. Il parla de la femme intériorisée, ce qui resta pour beaucoup une notion nébuleuse. Dans le flottement qui s'en suivit, il apparut néanmoins qu'il tenait Sally pour un modèle. Mais c'est quand il osa déplorer que ce type de femme soit si peu nombreux, que ces dames se demandèrent ce qu'il leur avait pris d'écouter un vacher.

Nonobstant un tel incident, les clubs de femme devaient se développer avec persistance dans un Ouest marqué par la violence. Ce fut un cas unique dans l'histoire du monde. Celui où des femmes, se moquant éperdument de ne pas avoir le droit de vote, se réunirent pour œuvrer résolument à améliorer le bien commun.

Olivier Silvy
8 rue de Trianon 78150 Le Chesnay
olivier.silvy@gmail.com